

### **Texte de ROGER NICOLAS, archiviste à la Ville de Bouillon et Historien**

L'exécution du pharmacien Edouard Degrelle, le samedi 8 juillet 1944, par quatre membres de la Résistance engendra les assassinats de quatre Patriotes bouillonnais.

Préparée par deux commandants de compagnies du groupe IV et exécutée par deux résistants, cette opération n'a pas été décidée par des Bouillonnais mais elle conduira à des conséquences tragiques à Bouillon.

Ce jour-là, vers 17H, Edouard Degrelle est abattu dans sa pharmacie du boulevard Heynen. C'est l'émoi à Bouillon et rapidement, les arrestations commencent. Les autorités allemandes décrètent l'arrestation de cinquante otages de Bouillon. Le commissaire de Police Louis Nicolas et son agent Antoine Ovar sont considérés comme responsable de la ville puisque le jour même le bourgmestre Gaston Hunin a démissionné. Il sera remplacé par André Liégeois nommé le 10 juillet après-midi bourgmestre de Bouillon par le commissaire d'arrondissement.

Venus d'Arlon, les officiers Sipo-SD Kölling et Böttcher dirigent les opérations à Bouillon. Le capitaine SS Asthalter est envoyé en renfort avec des gestapistes de Dinant.

Le dimanche 9 juillet, vers 13H, deux camions transportent 46 otages à la prison d'Arlon. Le soir, vers 22H, des rexistes venus de Bruxelles assassinent l'autre pharmacien : Henry Charles meurt sur le seuil de sa pharmacie.

A ce moment, Léon Degrelle n'est pas en Belgique, il est en Allemagne, en tournée de propagande pour sa légion. Le lundi 10 juillet, à Arlon, Léon Degrelle dresse une liste de 4 personnes dont il souhaite l'arrestation.

Le mardi 11 juillet vers 9H30, les Allemands et Léon Degrelle sont à Bouillon chez les parents Degrelle à la rue du Collège.

Vers 10H30, Henry Bodard, secrétaire communal depuis le 21 mars 1923 et Louis Bodard, employé au ravitaillement, sont brutalement arrêtés à l'Hôtel de Ville. Vers 11H30, René Pierlot, directeur de la Ferronnerie Bouillonnaise est arrêté à son domicile devant ses enfants. La quatrième arrestation ne se fait pas : le juge de paix Gustave Déome s'est caché à Neufchâteau et évite l'arrestation.

Les trois hommes arrêtés sont des adversaires politiques de Degrelle. Avant la guerre, ils avaient participé aux manifestations anti rexistes. Il s'agit donc ici d'une vengeance personnelle de Léon Degrelle.

A la prison d'Arlon, ils seront d'ailleurs strictement séparés des autres otages. Douze otages seront libérés le 15 juillet. Les autres restent emprisonnés à Arlon, plus tard, ils seront transférés à Liège puis à Huy, d'autres sont transférés directement à Huy et tous seront libérés le 5 septembre à Huy.

Le 21 juillet 1944, cela fait 80 ans, la Feldgendarmarie transfère les trois prisonniers, ceux-ci sont pris en charge à Neufchâteau par Asthalter, Kölling et leurs hommes. Deux voitures les emmènent vers Bouillon, franchissent le tunnel et prennent la direction de Corbion. Vers 13H30, au lieu-dit Fief Fisco (communément appelé la Gernelle), les deux officiers allemands assassinent les trois Bouillonnais d'une rafale de mitraillettes et d'une balle dans la nuque. Vers 14H, les Allemands se présentent à l'Hôtel de Ville, rencontrent le bourgmestre André Liégeois puis le commissaire de police et déclarent qu'ils ont tué les trois Bouillonnais qui voulaient fuir.

Les corps sont ramenés à l'hôtel de ville, puis rendus aux familles.

Le lundi 24 juillet à 10H du matin, quarante personnes sont autorisées à participer aux funérailles des trois Patriotes.

Dès la libération de Bouillon, le 8 septembre 1944, les Bouillonnais ont voulu se recueillir sur le lieu de la tragédie de la Gernelle. Dès le mois d'octobre 1944, une croix et un encadrement en bois protègent le site. En 1945, les architectes Van Hove et Delville dessinent le plan du monument et deux entreprises bouillonnaises (Damien et Focant) érigent le monument et gravent les pierres commémoratives puis placent les trois pierres marquant les emplacements où furent retrouvés, le 21 juillet, les trois corps des nos concitoyens, victimes innocentes de la cruauté d'un autre Bouillonnais qui a choisi le jour de la fête nationale pour assouvir sa vengeance.

Le 21 juillet 1946, devant ce monument, a lieu une cérémonie patriotique comme aujourd'hui.

Docteur Jean NICOLAS

Membre de la Société des Médecins Littérateurs  
et Amis des Lettres

---

**BOUILLON**

---

---

**JUILLET TRAGIQUE**

**1944**



1945

IMPRIMERIE L. VANDERSTRAETEN, BRESSOUX



# Aux Otages

et

# aux Morts de Bouillon

Le soleil de juillet dans la petite ville  
Traînait ses rayons d'or sur la Semois tranquille.  
On entendait parfois les pas lourds et brutaux  
Des soldats résonner sur les ponts du Château.  
L'air brûlant était calme et la Mort invisible  
Avait marqué Bouillon pour sa prochaine cible.

Deux hommes étaient là, graves faisant le guet,  
Les coudes appuyés contre le parapet,  
Le long du quai où les enfants vont à l'école,  
Regardant sans les voir les roses qui s'étiolent  
A la façade humide et vieille des maisons.  
Or, il se fit soudain un silence profond ;  
L'air bleu où s'unissaient la Vengeance et le Crime  
Sentait la mort rôder par-dessus sa victime ;  
Le coup sourd, régulier, tenace d'un marteau  
Résonnait tristement comme pour un tombeau ;  
Un menuisier fantôme errant près d'une bière  
Montait un catafalque au seuil d'un cimetière.



L'air était lourd et l'officine aux grands vitraux  
Brillait dans les rayons jouant sur les bocaux:

Ils étaient toujours là, guettant l'heure propice  
Où le Vengeur rapidement ferait justice,  
Et, muets, appuyés contre le parapet,  
Vivaient intensément leur grand rêve secret.  
Le pharmacien, robuste et grand comme son frère,  
Les cheveux noirs et plats rejetés en arrière,  
La face vultueuse, imberbe et front fuyant,  
Allait, venait, parlait aux ultimes clients.

L'air était chaud ; le chef fit un signe de tête ;  
Et le gars du maquis, comme pour une fête,  
Partit résolument vers l'homme au teint vermeil  
Qui devait ce jour-là mourir en plein soleil.

« Tu vas payer tes crimes, pensa-t-il. Infâme !  
Pour cent deniers volés tu as vendu ton âme !  
Habile pourvoyeur des bagnes hitlériens  
Qui torturent la fleur de tes concitoyens !  
Pendant que tu croyais, le soir, dans ta boutique,  
L'invincibilité du mur de l'Atlantique,  
Non, tu ne pensais pas, que dans le vieux Buhan,  
Un Ardennais scellait ta mort, par un serment ! »  
Plus rapide qu'un cerf et plus léger qu'un faune,  
D'un bond l'homme fut dans la pièce aux fioles jaunes.



Un coup. Le plomb siffla dans le silence lourd.  
Degrelle s'affaissa avec un long bruit sourd,  
Roula et rebondit sur les angles des dalles  
Comme un marteau funèbre en une étrange salle.  
L'homme vengeur s'enfuit dans l'ombre et disparut  
A travers la campagne en longeant les talus.  
La balle, en coupant l'air, troua la tempe gauche ;  
Dans un rictus amer, la Mort, qui rôde et fauche,  
Avait couché le traître au fond du néant noir ;  
Il régnait sur la ville et jusqu'au vieux manoir  
Une terreur pesante. Et ce fut la cohue ;  
On entendait le fer des bottes dans la rue ;  
Soixante otages pris vers le Panorama  
Furent conduits l'après-midi de ce jour-là ;  
Des camions passaient dans la ville muette ;  
On y tassait les gens comme un troupeau de bêtes  
Pour les emprisonner dans les cachots d'Arlon.  
Une grande terreur enveloppait Bouillon ;  
Des hommes épuisaient leur fuite vagabonde  
Pour se cacher au fond de la forêt profonde.

— C'était le neuf juillet. Oh ! le tragique soir !  
Une auto brusquement grinça près d'un trottoir ;  
Puis une ombre sonna, et le pharmacien Charles  
Ouvrit à l'inconnu ; mais, avant qu'il ne parle  
Deux coups de feu, l'un à la tempe et l'autre au cœur,  
L'abattirent râlant dans un grand cri d'horreur.



« Voilà » dit l'ombre, et remontant dans l'auto grise  
Le spectre disparut dans la nuit imprécise.

— Mais, un jour, traversant l'Europe et ses maquis,  
Délaissant les combats boueux de Tcherkassy,  
Redoutant le retour des Russes en Ukraine,  
Tout brillant, harnaché comme un grand capitaine,  
Le chef félon, traînant un riche corbillard,  
S'en vint à la maison paternelle et, hagard,  
Afin de protéger sa gracieuse personne,  
Il se fit entourer de sa Garde Wallonne.  
Il ordonna. Trois otages, nouveaux martyrs,  
Pour apaiser sa haine, hélas ! devaient périr :  
Bodard le conseiller, Bodard le secrétaire  
Et Pierlot l'ingénieur, malheureux téméraire !  
Ils vécurent des jours dans leur sombre caveau,  
Ultimes prisonniers de Belges infernaux.

— Or, un après-midi, deux autos traversèrent  
La ville, le tunnel, et d'un bond s'élancèrent  
Sur la route qui mène au bourg de Corbion ;  
On fit halte au premier tournant, près de Bouillon,  
Non loin du déversoir où sont les immondices.  
C'est là que fut choisi le terrain du supplice ;  
Et les trois prisonniers, chassés par leurs bourreaux  
Gravirent, dans le bois semé de hauts bouleaux,  
Parmi les verts taillis, l'étroit chemin de terre  
Qu'une indicible horreur transformait en Calvaire.



Soudain, le feu des mitrailleuses crépita  
Dans l'air lourd et brûlant. Ce fut leur Golgotha.  
Avec un râle rauque emplissant tout l'espace,  
Les corps de ces héros churent comme une masse ;  
Et l'on vit miroiter, tremblotants et vermeils,  
De longs rubans de sang que dorait le soleil.

Après leur crime, les assassins en colère,  
Pâles, vinrent à la Mairie et s'écrièrent :  
« Nous avons abattu des bandits dans le bois,  
Près de la route de Corbion. Ils sont trois. »  
Alors, un officiel accompagné d'un prêtre,  
Sans dire leur mission, sans rien laisser paraître,  
Se rendirent là-bas pour ramasser les morts ;  
Le prêtre courageux, et pourtant jeune encor,  
Tout en s'agenouillant pour lire son bréviaire,  
Tressaillit et pria. Il reconnut son père.  
Et ce fut un tragique et pénible devoir,  
Quand le bourg s'estompa dans les ombres du soir,  
On chargea les trois corps sur la charrette brune,  
Puis on les exposa dans la salle commune,  
Et la famille en pleurs de chacun des martyrs  
Put reprendre son mort pour mieux l'ensevelir.

— Tout Bouillon défila dans un dernier hommage  
Aux héros qu'a tués ce criminel carnage.



— Mais Bouillon te réclame, espion damné d'Hitler  
Qui verrait se ternir sur toi sa croix de fer !  
Quand ta meute blindée en l'œil de chaque écorce  
Sentait des bois touffus surgir une haine corse,  
Quand ce convoi rampant, mû par ton triste sort,  
Exilait ta famille et son illustre mort,  
Quand ta meute apeurée escaladait la côte  
Vers le Menu-Chenet obscur aux cîmes hautes,  
Sous ta cape, ô nocher des terrestres enfers !  
Sentais-tu se dresser un peuple encore aux fers ?  
Comme un pourpre démon que grésillent des braises,  
Tu crouleras au feu des balles bouillonnaises ;  
Tu sentiras saigner et s'éteindre ton cœur  
A l'endroit même où les martyrs avaient leurs fleurs !

---

Braine-L'Alleud, Mai 1945.

